

Gueule

Dick Hanson – Juin-Juillet 2126

J'étais un jeune fou qui ne tenait guère en place, fonçant tête baissée dès que j'entrevois une chance de m'échapper. Pas un garçon terrible et insupportable – quoique, pour être honnête, cela m'arrivait en certaines circonstances – simplement, je n'acceptais pas les contraintes. Le fait d'être le rejeton de la dernière génération des Hanson, la plus riche famille de notre système solaire, SysSol, comme on le nommait maintenant, n'arrangeait pas les choses. J'avais appris très tôt qu'il n'était pas si facile que cela de porter un nom synonyme d'argent et de puissance, puissance discrète, mais bien réelle dans toutes les grandes entreprises et planètes syssoliennes.

Bien sûr, cela voulait dire que je pouvais obtenir presque tout ce dont j'avais envie, objet, jeu, voyage... Mais cela ne m'intéressait plus depuis longtemps ; ce dont je rêvais, c'était d'indépendance et de liberté. Être un parfait inconnu, un gamin dont les webmédias ignoraient l'existence. Un gosse qui n'aurait pas eu besoin de garde du corps. Ah ! Vous ne savez pas ce que c'est qu'une garde du corps, une adulte en permanence sur vos talons, de jour comme de nuit, qui vérifie tout, même dans les endroits les plus improbables, au point de m'ôter l'envie d'aller dans un parc d'attractions, de faire du yof spatial ou de courir dans les magasins d'une city-commerce.

D'acc ! J'aimais bien Audrey ; d'abord parce qu'elle était belle, pas mannequin, mais belle ; enfin le genre de beauté qui émouvait le gamin de quatorze ans que j'étais. En plus, elle savait sourire. Pour de vrai, pas comme l'autre malabar que j'avais eu plus petit. Jacob. Un type qui avait une tête et un corps de troll, une bouche en lame de rasoir au sourire tordu, des mains aussi épaisses que ses cuisses et surtout qui n'avait rien entre les oreilles. Oh ! Pas méchant. Enfin avec moi, je précise, parce que la seule fois où on a tenté de m'attaquer physiquement, j'ai eu vraiment peur. Pas pour moi, non. Juste pour les pauvres gars qui voulaient me coincer. Jacob n'avait même pas utilisé d'armes, par crainte de me toucher. J'avais sept ans. Mon père a parfaitement compris la raison de ma frousse ; il n'était guère démonstratif, mais écoutait tout ce que je disais avec une extrême attention. Il m'a toujours parlé comme à un adulte tout en me faisant comprendre que j'étais un enfant et qu'à ce titre, j'avais le droit de jouer et de rêver. Je crois que, s'il m'avait pris un peu plus souvent dans ses bras, il serait devenu mon dieu. Ma mère, elle, a toujours cru que j'avais eu peur à cause de l'attaque. Particulièrement douée dans les affaires et plus encore la politique, elle n'a jamais compris ce qu'était un gosse, surtout le sien. Malgré tout, elle m'aimait follement, me prenait souvent contre elle et me prodiguait câlins et consolations. Ce qu'elle fit longuement après cet évènement qu'elle tenta de minimiser pour effacer cette peur qu'elle m'attribuait.

Toujours est-il que, juste après cette histoire, Audrey a débarqué dans ma vie. Pas comme nounou, mais bien comme garde du corps, venue remplacer Jacob.

Comme je disais, je l'aimais vraiment. D'autant plus qu'elle m'apprenait des trucs à faire pâlir les héros des séries 3D. Ainsi, je sais me servir d'un flingue, d'un phaseur ou d'un crablaser, tout autant que me faufiler dans n'importe quelle tuyauterie assez large ou pénétrer au cœur d'un système de sécurité, d'un réseau numérique, d'une IA¹...

Mais je la détestais aussi, à cause de ce qu'elle m'interdisait et m'obligeait à supporter. Pour ma sécurité, selon elle. Pffffffffff ! En tous cas, c'est la raison pour laquelle je voulais échapper à sa surveillance, me retrouver libre quelque temps.

Cela n'avait pas été facile à organiser, mais j'y avais longuement réfléchi. Pour mes quatorze ans, j'avais demandé à visiter Neptune. J'ai peiné à obtenir le droit de ne pas voyager dans un yof de la famille ni à bord d'un spacequebot de luxe. Dès que mes parents ont cédé, j'ai jeté mon dévolu sur l'*Yngvi*, un spacecargo de voyage, transportant du fret et des passagers, plutôt riches quand même. Échapper à la routine familiale et à la morosité des navires de grand luxe m'y paraissait possible.

Mes espérances furent de courtes durées. J'ai découvert en embarquant les mêmes adultes qu'ailleurs, hormis qu'ayant moins de blé, ceux-là se pavanaient et avaient une fatuité gigantesque comme le vide spatial alentour. Le voyage devait durer deux mois, mais, dès le troisième jour, j'étais plongé dans mon neuro-computer personnel, à contourner une à une toutes les sécurités du vaisseau pour y trouver une planque. Avec mille et une ruses, j'avais acquis un gant de maintenance et un diffracteur corporel. Ce dernier était totalement illégal, car capable de modifier,

¹ Intelligence artificielle.

voire d'effacer les ondes que votre corps diffuse et que la plupart des capteurs de sécurité utilisent pour vous identifier.

Je tentais donc de dénicher un recoin de vaisseau le plus discret possible et rapidement accessible. Mon machin génial avait besoin de dix minutes pour me rendre indétectable par les appareils d'Audrey. Quant à moi, je voulais un lieu où ses billes volantes ne pourraient pas me trouver. J'y étais presque parvenu sur Mars, en début d'année ; sans diffracteur pour me cacher, elle m'avait retrouvé en quelques minutes.

Aujourd'hui, c'était différent !

J'avais découvert une cache. Un truc complètement idiot. Un espace laissé libre dans la structure du vaisseau, coincé entre des tubules ascensionnels et un surplomb de la salle de contrôle des moteurs. Un long tube avec du plastacier d'un côté et, de l'autre, du plastaverre faisant office de miroir sans tain. De quoi apercevoir ladite salle et ne pas me retrouver dans un sombre cercueil.

En demandant à monter jusqu'au dôme d'observation, pour soi-disant admirer l'espace, j'ai flippé ; Audrey devait prendre quelque repos après ces premiers cycles passés à sécuriser les lieux. Elle a hésité puis a finalement ordonné à Di Lorenzo de me garder à l'œil. Il y avait du monde dans le dôme. Juste assez pour pouvoir filer sans gêner mon escapade. J'ai blousé Di Lorenzo en peu de temps et me suis lancé dans les secteurs réservés à l'équipage, activant une dizaine de leurres depuis mon phonecuff. Sur chaque contacteur de porte et de séparation, je plaquais ma main droite, recouverte du gant de maintenance imitant la paume d'un aspirant-navigant de l'équipage. Embarquer ces équipements sans qu'Audrey ne le remarque avait été particulièrement compliqué ; y parvenir m'avait procuré une fierté que j'avais eu du mal à contenir, mais constater qu'ils fonctionnaient me rendait fou de joie.

J'ai chuté et remonté de niveau en niveau en courant comme un fou, la poitrine oppressée, le cœur affolé, le diffracteur bipant régulièrement. À la soixantième seconde, je savais qu'Audrey était en train de réagir. Di Lorenzo lui avait forcément indiqué que je n'étais pas là où j'aurais dû. Pour l'instant, ni bille ni drone miniature ne me collait aux fesses, mais je ne lui faisais pas confiance. Ou, plutôt, papa lui faisait une extrême confiance...

À la deuxième minute, j'avais suffisamment couru pour qu'elle comprenne que je plongeais vers l'arrière du vaisseau. Malgré tout, il lui faudrait un peu de temps pour me rejoindre. Le spacecargo était immense, avec trois modules articulés sur mille-six-cents mètres de longueur et trois-cents de largeur pour deux-cents de hauteur. J'ai plongé dans un tube réservé aux navigants jusqu'au cœur d'une cale de maintenance. Quatre petites motojets y étaient entreposées. Avec le gant, j'en ai démarré une et j'ai foncé jusqu'à pouvoir me planter non loin d'une équipe humaine. Mon diffracteur est passé au vert sombre presque au même moment. Ma signature corporelle se modifiait alors que j'étais près d'autres humains. Audrey ne pouvait plus m'isoler, mais ce n'était pas suffisant pour qu'elle me perde. Le risque que l'appareil tombe en panne était ce qui m'angoissait le plus, à ce moment-là.

Quand l'un des spacematelots s'est étonné de me voir et s'est avancé, j'ai redémarré avant d'abandonner l'engin loin de là. J'ai recommencé à zigzaguer, montant et descendant, bifurquant dans les couloirs, m'arrêtant parfois, me plaquant dès que j'entendais des voix, des pas, ou le vrombissement d'un robot. Mon chemin était précis, mais tordu, véritable dédale usant des angles morts de caméras, des contrôleurs d'accès en panne ou peu sophistiqués, et toutes les ruses que j'avais pu imaginer.

Sept minutes s'étaient écoulées quand je suis arrivé près des salles de commande des moteurs. Plongeant toujours plus loin dans les entrailles du vaisseau, j'ai recommencé à transpirer. Audrey était sur mes traces avec son équipe, tous les drones qu'elle possédait et tous les systèmes de surveillance qu'elle avait pu détourner. Elle avait forcément compris ma tactique et deviné vers quel secteur je filais. Pourtant, même s'ils allaient dix fois plus vite que moi, ses drones avaient quand même de sacrées longueurs à parcourir avant de me trouver. J'espérais simplement qu'elle n'avait pas pénétré dans l'IA de l'*Yngvi*. Là, je serais rattrapé avant de pouvoir rejoindre ma cachette...

Nouveau tube de descente qui m'amena dans une zone d'évacuation où s'alignaient des navettes de secours. De ces gros trucs capables d'emporter une vingtaine d'humains. Je me suis jeté au sol en modifiant l'avant de ma combinaison, la rendant assez lisse pour glisser sur le plastacier.

Je me suis propulsé avec tant de force que mon épaule a cogné contre la cloison. J'ai grimacé, mais la douleur et le bleu que j'allais avoir ne m'importaient pas. Devant moi, à peine décelable, il y avait la plaque que je cherchais, maintenue par quelques boulons quasi invisibles. J'ai posé ma main sur l'un d'eux ; le gant a chauffé un peu, mais le boulon est sorti de son logement. Fébrilement, j'ai recommencé avec les autres, retenant la plaque pour éviter le bruit de sa chute. Face à moi, un trou sombre s'ouvrait.

— Dick, t'es un génie ! ai-je exulté en voyant que la neuvième minute était très largement entamée et que le diffracteur virait au vert clair.

J'ai franchi l'ouverture, me contorsionnant pour relever la plaque derrière moi et la revisser de mon gant. Puis, à quatre pattes, je me suis avancé dans un boyau. Une clarté diffuse baignait les lieux, celle des salles de contrôle

que je longeais. Au premier tournant, un feulement m'a figé. Un chat, un chaton plutôt, noir aux yeux d'un vert intense, se tenait devant moi et faisait le gros dos. J'ai soufflé en me demandant comment il avait pu pénétrer ici. Peu important ; ce n'était pas l'un des droïdes d'Audrey.

J'ai secoué la main droite pour faire reculer l'animal. Il a miaulé, mais s'est éloigné en sautillant alors qu'une voix me faisait sursauter :

— Ben, qu'est-ce que tu fais là ? T'es qui toi ? Si le pitaine te découvre ici...

Je suis resté interloqué. Un gamin se tenait assis par terre, dos contre la cloison de plastacier et me fixait avec étonnement. Autant j'étais brun, autant il était blond ; autant j'étais plutôt musclé, même si je n'étais pas grand, autant il était mince. Il portait une tenue de primonavigant. J'ai réalisé que c'était le mousse. Un de ces trucs que les spacemateLOTS apprécient, par superstition, dans leurs navires. Avec un chat et des canaris dans les cale-moteurs, ils s'imaginent qu'ils ont plus de chance d'arriver à bon spatioport. Je n'ai jamais compris comment on peut croire à de telles idioties, mais j'étais heureux de trouver un garçon de mon âge.

Je me suis laissé choir à ses côtés et je lui ai souri :

— Moi, c'est Dick ! Euh ! Dick Hanson... je cherchais un coin pour être tranquille quelques instants. Et aussi pour emm... enfin pour me débarrasser de ma garde du corps.

J'aurais annoncé que j'étais un alien poursuivi par la Spatiale, ça ne l'aurait visiblement pas plus perturbé ni étonné, car il a murmuré un simple « Ah ! ». J'ai levé les mains, celle de droite avec le gant de maintenance, la gauche enveloppée d'une fausse peau brillante montant jusqu'au phonecuff auquel elle se couplait. Le gamin en face de moi a hoché la tête et a montré la fausse peau :

— C'est quoi ?

— Un diffracteur corporel.

Nouvel « Ah ! » laconique. Je n'ai rien ajouté. Dans ma lentille oculaire, le chronographe clignotait avec fébrilité. Le chat et le mousse m'avaient fait oublier de le surveiller. J'avais dépassé les dix minutes. Le diffracteur avait perdu ses couleurs. J'étais indétectable... totalement invisible pour Audrey. En plus, il y avait le mousse à mes côtés. Si elle découvrait un corps, ce serait celui du gamin, pas le mien.

— Ça y est ! Ça y est ! ai-je lancé d'une voix sourde, mais vibrante d'excitation.

— Qu'est-ce qui y est ? demanda le mousse sans être le moins du monde troublé.

— Mes signaux corporels sont effacés. Le gant les absorbe ; elle ne peut plus me retrouver. Même en éliminant tous les leurres que j'ai lancés, il lui faudra du temps avant de retracer ma route ! Yep ! Je l'ai eue ! ai-je crié en me trémoussant. Je l'ai eue et j'ai du temps rien que pour moi maintenant !

Tout en retirant le gant de maintenance devenu inutile, je me suis tourné vers lui :

— Tu ne m'as pas dit ton nom. Comment tu t'appelles ?

— Jenester Cleryan, mais, ici, c'est Jens et, lui, c'est Zig ! ajouta-t-il en montrant le chat qu'il caressait. Pourquoi t'es venu dans ma cachette ? T'es un passager de l'*Yngvi* ?

Comme si je pouvais être un clandestin. J'ai soupiré et haussé les épaules :

— Oui ! En classe Alpha et si tu savais ce que je m'emmerde dur là-bas. C'est pour ça que je suis descendu ici...

Son calme et son acceptation me sidérèrent et me firent le regarder avec attention. Nos épaules se touchaient ; nous avions la même taille. Ses yeux étaient clairs, mais avec un air de peine et une absence d'étincelle qui me firent comprendre qu'il était un solitaire comme moi. Ce qui me rapprocha de lui. Nous avons mis du temps, mais, peu à peu, nous nous sommes confiés l'un à l'autre, réunissant nos vies. Celle d'ennui qui était la mienne, au milieu de trop de richesses, sans vrais copains, alors que je ne rêvais que d'espace et d'aventure folle. Celle de tristesse de Jens qui, orphelin, s'était retrouvé comme primonavigant sur l'*Yngvi*, parce que le commandant cherchait un mousse et que l'orphelinat s'efforçait de le placer. Zig, lui, commença par me donner quelques coups de patte, parfois griffue, puis il se mit à me mordiller. Pourtant, il paraissait aussi calme que Jens et m'accepta rapidement dès que je me mis à le caresser.

Heureux d'avoir trouvé un compagnon de mon âge, je ne vis pas le temps passer. Jens, dont c'était le cycle de repos, me proposa de visiter le vaisseau dont il connaissait les moindres recoins et qu'il mourait visiblement d'envie de me faire découvrir. Je me suis senti idiot lorsqu'il nous a fait sortir par une ouverture bien plus aisée à franchir que la minuscule plaque que j'avais utilisée.

— Le pitaine m'a donné un passe pour venir ici quand j'en ai envie, m'expliqua-t-il alors qu'il refermait derrière nous.

Audrey est sortie de mon esprit dès que nous avons commencé à courir et glisser, à bondir sur des mini-motojets ou à plonger dans les tubules de transport. Zig était coincé dans un sac contre le torse de Jens. Je fus vite fou de joie. Ou presque. En fait, jusqu'à ce qu'une main se pose sur mon épaule et que la voix trop calme d'Audrey murmure à mes oreilles :

— Bien, cela fait deux heures et trente-trois minutes que tu as disparu de mes détecteurs et que tu as couru je ne sais où. Tu as dépassé le moment de liberté que tu pouvais t’octroyer donc fin de la récréation. Je suppose que tu as oublié la visio avec tes parents. Le temps de prendre une douche sèche et d’enfiler une combinaison propre, tu seras tout juste prêt à l’heure. Allez ! Zou ! En voiture ! Jeune homme, ajouta-t-elle pour le mousse, au revoir !

J’ai ragé, pesté, lâché quelques méchancetés qui l’ont laissée de marbre. Elle m’a poussé sur le petit transporteur qu’elle avait réquisitionné. Jens m’a salué de sa main levée. Glissant un doigt nerveux sur mon phonocuff, je lui ai lancé mon identificateur privé. J’ai vu son visage s’éclairer et un sourire l’illuminer. Le merci que ses lèvres ont murmuré était bien plus sincère que ceux que je recevais quand je faisais un cadeau qui aurait coûté la peau des fesses au commun des mortels.

Forcément, cela m’a marqué et fait rager un peu plus. Audrey a cédé, ou fait semblant de céder, après plusieurs heures de discussion intense. Je n’ai menacé de rien ; je suis bien trop réaliste. De toute façon, à part insister encore et encore, jusqu’à la saouler, je ne pouvais pas grand-chose. Elle m’a permis de reprendre mon diffracteur corporel. Ce qui signifiait qu’elle savait comment me retrouver si je l’utilisais de nouveau. J’en aurais pleuré de rage. Bon, pas longtemps, sans doute quelques minutes. Je ne me laisse pas abattre quand j’imagine une solution à mes problèmes.

De toute façon, elle a capitulé. Trop facilement, mais je m’en fichais. Elle m’autorisait à retrouver le jeune mousse, s’assurant auprès du capitaine que Jens puisse être libéré de ses obligations. J’aime Audrey à cause de ça, mais, flûte alors, qu’est-ce que je déteste devoir lui obéir et ne pas avoir l’âge de faire ce que je veux. De toute façon, elle pouvait me permettre cette liberté. Qu’est-ce que je risquais dans ce vaisseau géant ? Nul n’y connaissait Dick, le rejeton de la famille Hanson, et j’avais été légèrement transformé ces derniers mois. De fines injections dermiques qui avaient modifié mon visage, laissant planer un doute suffisant pour quelqu’un qui aurait cru me reconnaître. En outre, Audrey me faisait porter un correcteur laryngal qui altérait ma voix. C’était peu quoique suffisant. De toute façon, si des professionnels avaient voulu me retrouver, seuls des modificateurs ADN les auraient trompés et encore, avec les derniers scanners corporels, ce n’était pas gagné, disait Audrey. Quant à porter un diffracteur en permanence, c’était impossible sans manquer tomber dans les pommes ou pire. Ce truc est génial ; il brouille les ondes corporelles et surtout cervicales, mais il n’est pas parfaitement au point. Si on le garde trop longtemps, le brouillage devient de plus en plus profond et on perd toute perception de la réalité.

J’ai finalement eu le droit de me déplacer dans presque tout l’*Yngvi* comme si j’en étais un mousse. Le premier mois de vol est passé à folle vitesse. Cela ne plaisait pas toujours à ma garde du corps, mais elle avait placé des mouchards dans tous nos vêtements. Je suis certain qu’elle a aussi injecté des puces de contrôle dans Zig. De toute façon, hormis des imbécilités de gosses, nous n’avons rien fait d’important ni, surtout, de dangereux. Nul n’avait eu de remarques ou de gestes déplacés envers nous, hormis deux matelots qu’Audrey avait recadrés.

Le 32^e jour, le vaisseau longea les Astéroïdes Troyens pour rejoindre Jupiter. La plupart des passagers contemplaient, sur la voute de la salle panoramique, la reconstitution de l’espace et des cailloux que le vaisseau allait frôler à plusieurs milliers de kilomètres. Le navire ralentissait, prêt à expédier une navette chargée de matériels et équipements pour des stations minières spatiales. En retour, il en récupérait une. Les passagers pouvaient assister à l’échange ; pour ma part, ayant déjà vu de tels transbordements, j’ai préféré filer dans notre cache. Nous y avions, peu à peu, entposé jeu et objets de distraction. Je ne sais plus ce que nous disions et faisons ce cycle-là, mais nous riions de voir le chat attaquer les pièces de notre plateau comme si elles étaient des souris.

La chute brutale de la plaque par laquelle j’étais entré la première fois nous fit sursauter. Avec stupeur, j’ai vu apparaître Audrey :

— Dick ! Dépêche-toi ! Il y a du danger. Il faut partir.

Je me suis figé. Nous avions maintes et maintes fois répété cela. Cette phrase m’angoissait depuis que j’avais subi ma tentative d’enlèvement. Je détestais ce mot de danger. Ces dernières années, elle m’avait préparé à y réagir, y mettant toute sa ténacité et pugnacité malgré mon manque de docilité. Je savais qu’il me fallait la suivre sans hésiter. Ni poser de question. Ce que je ne sais pas faire. J’ai frémi ; elle a posé sa main sur mon épaule, m’agrippant doucement, mais fermement. Sans même savoir de quoi il retournait, le sourire forcé qu’elle affichait me fit comprendre l’extrême gravité de la situation. J’ai regardé du coin de l’œil mon ami et demandé :

— On doit quitter le vaisseau ?

— Oui !

— Et Jens ? Il... Est-ce que le vaisseau va être attaqué ?

— Oui !

— Alors Jens et Zig viennent avec moi.

— Non !

— Dans ce cas, je reste et tu devras me trainer comme un poids mort.

La main sur mon épaule a pincé un nerf. J'ai grimacé et gémi sous la douleur, mais je me suis dégagé grâce à l'exiguïté de la pièce. J'ai presque craché :

— Ils viennent avec nous ! Je sais que tu peux m'attraper et me tirer dehors, mais je suis certain qu'il y a de la place dans la navette qu'on va prendre...

Elle m'a fixé. Si cela garantissait ma survie, elle n'hésiterait pas à m'assommer. Ses yeux ont lancé ce que j'appellais ses éclairs jupitériens, mais elle a porté la main à sa capsule temporelle. Je n'ai rien compris de ce qu'elle y a murmuré avant de presque cracher :

— Venez ! Et vite !

Sortant son phaseur à rafales, que je ne connaissais que trop bien, elle s'est reculée et a pivoté pour sortir avec précaution. Quand nous avons débouché dans la cale où trônaient les navettes de secours et les bulles de survie, Jens a eu mouvement de recul. Lourdemment armés, deux hommes surveillaient les sas d'accès.

— Vous bloquez les entrées. Définitivement s'il le faut, a-t-elle lancé aux types, des soldats aguerris comme j'en voyais souvent sur le domaine.

Puis elle a pointé le doigt vers l'une des navettes, prête à être éjectée et dont la porte latérale était ouverte :

— Dedans ! Fissa !

J'ai attrapé la main de mon compagnon et l'ai tiré de toutes mes forces pour nous retrouver installés dans l'appareil. Comme je l'ai dit, il pouvait emporter une vingtaine de personnes, avec tout qu'il fallait pour survivre plus d'un an dans l'espace. J'ai fermé les yeux un court instant à cette idée. Puis Audrey s'est engouffrée à notre suite, nous ordonnant de rester assis. Je l'ai vue bondir jusqu'aux commandes, activant les coques de sécurité et leur système anti-g pour nous protéger. Protestant d'être compressé contre Jens, le chat s'est mis à miauler, mais je suis resté les yeux rivés sur Audrey.